

Youakim Moubarac, Dossier H, L'Age d'Homme (Lausanne-Paris), 2005.

Un cœur en quête d'unité

Georges Khodr¹

Youakim Moubarac fut l'homme de l'amour et de l'espérance. Amour parce qu'il embrassait toutes les causes qui lui paraissaient justes avec passion. Espérance, parce que, en lui, la vertu théologale allait jusqu'au désir de voir se projeter dans la réalité même de l'histoire ce dont il rêvait pour l'homme. C'est ainsi qu'il vécut l'« arabité », la famille abrahamique, la « maronité » et partant, l'Orient syrien, Rome et Constantinople réconciliées et surtout l'unité à restaurer de l'Église d'Antioche. Tout cela touchait de près son sacerdoce: il le vivait, certes, comme la présence du Christ en lui et du Christ à la communauté mais aussi comme un legs de l'Histoire autant qu'un lieu d'élection de l'Esprit.

L'« arabité », lien culturel et religieux

L'« arabité » - le terme est de lui - recouvre tant les conditions de vie du monde arabe dans son actuelle précarité que la signification du passé et le sens de sa destinée. Jadis, dans les épreuves de la présence ottomane, les arabes se reconnurent comme une « entité », un ensemble qui devait affirmer sa culture propre et, peut-être même, une vocation, sans nécessairement être en quête d'une forme politique une, bien qu'ils formassent une même nation. Est arabe en effet, selon un *logion* que l'on prête à Muhammad, celui qui parle l'arabe. L'arabe, langue du Coran certes, mais aussi langue, à quelques nuances près, des arabes chrétiens vivant dans les pays conquis jadis par l'islam, lieux mêmes de l'appel abrahamique.

Dès la fin du XIXe siècle, l'arabité apparut aux pionniers de la Renaissance arabe comme le carrefour de la rencontre interreligieuse au sein d'un monde déchiré entre les trois monothéismes. Si chrétiens et musulmans y participent d'une même culture, en dépit des langues liturgiques dont les chrétiens font usage au sein de telle ou telle Église, l'âme de cette culture est Abraham, père des croyants, modèle du croyant pour saint Paul et fondateur du monothéisme avant Moïse d'après le Coran: le témoignage d'Abraham n'est-il pas l'essence des religions instituées? A cette convergence religieuse s'ajoute cette langue unique, ineffablement belle, qui demeure et qui dit toutes les nuances de la sensibilité. Autant d'éléments en faveur de cette unité dont Youakim Moubarac était assoiffé!

Dans l'actualité que nous vivons, l'idée d'arabité évoque avant tout le sort de la Palestine qui, selon le projet initial, devait être une patrie appelée à regrouper dans l'égalité juifs, chrétiens et musulmans. Un pays un - abrahamique - mais sans être pour autant

¹ Métropolite orthodoxe du Mont-Liban.

unipolaire et, parce que pluridimensionnel, voué à une certaine laïcité (l'intégrisme n'ayant pas encore, à cette époque, vu le jour).

Il va de soi que le refus du sionisme n'est à mettre au compte ni de la praxis des pays arabes - les arabes ne sont-ils pas sémites par le sang? - ni, dans la pensée de Moubarac, d'un quelconque antisémitisme - selon l'affirmation du pape Pie XI ne sommes-nous pas tous des sémites spirituels?

En revanche, Moubarac fut profondément blessé de voir les Palestiniens s'engager dans la guerre civile libanaise. Ce fut un grand amour déçu. A ce propos, il m'a souvent semblé que le Père était un homme tellement passionné par certaines grandes causes qu'il en oubliait la précarité de l'histoire et que le comportement des hommes peut démentir les idéaux qu'ils ont jusque-là embrassés.

Néanmoins Youakim Moubarac semblait patient devant la fragilité du Liban - l'éternelle fragilité du Liban! Je ne sais si cela était dû à ses origines maronites, au fait que son Église s'est identifiée à ce pays. Il est incontestable que sans cette communauté ecclésiale, le Liban n'aurait pas vu le jour après le démembrement de l'Empire ottoman. Il reste que Moubarac ne voulait pas d'un ghetto chrétien. Il n'a jamais été contaminé par le « libanisme » mythique qui a forgé beaucoup d'esprits dans le pays du Cèdre. Le Liban était pour lui une terre du dialogue islamo-chrétien, dialogue auquel il a cru profondément. Il savait parfaitement que le Liban était adossé à l'Orient arabe qui ne pouvait ni ne voulait devenir européen.

Il avait, quant à lui, acquis parfaitement l'esprit occidental sans pour autant devenir cartésien. Tout dans ses attachements l'en empêchait. Il était d'Europe parce qu'il se rattachait à la tradition culturelle pérenne que porte en elle la France. D'une certaine manière, il était un Français, mais sans jamais renoncer à ses autres identités - dites « meurtrières », selon l'expression de son compatriote Amin Maalouf - qu'il réussissait à concilier en lui.

De plus, sa vocation européenne ne l'a pas empêché d'aimer l'islam et de le connaître. Amour qui le portait à défendre les musulmans. Il sentait qu'ils étaient humiliés - comme Ismaël - et que justice devait leur être rendue par les chrétiens d'Occident. Ce n'est pas par pure convenance qu'il avait consacré ses deux thèses à des thèmes islamiques et encore moins par opportunisme que, lors d'une rencontre oecuménique, il prit une sourate comme base d'une méditation: voilà qui amenait une « ouverture » aux limites de l'orthodoxie chrétienne! Seuls les vrais pionniers sont capable d'une telle audace!

Un rêve œcuménique : l'Église d'Antioche

Cette pluralité d'intérêts n'a jamais fait oublier à Youakim Moubarac qu'il était un chrétien d'Antioche, la cité d'où l'Église est sortie de la Jérusalem juive pour épouser sa dimension universelle. Antioche, capitale de la province d'Orient, qui parlait grec, d'où Paul est parti vers le monde, a été appréhendée par le P. Moubarac comme centre de la pensée et de la piété du christianisme oriental d'expression grecque et syriaque. Ces deux

patrimoines n'en firent qu'un dans leur approche mystique. Tandis que le grec constitua l'élément intellectuel de cette quête du Christ, le syriaque lui apporta l'élément poétique.

Youakim Moubarac s'était, depuis son enfance dans son village natal, initié au syriaque et il se sentait, de ce fait, affectivement proche des Églises qui usent de cette langue. Mais, en revanche, la mémoire collective de son Église ne l'inclinait pas du côté de Byzance, sans pour autant qu'il ignore que d'autres « antiochiens » authentiques avaient spirituellement nourri l'Église byzantine et s'en étaient nourri. Or, les circonstances de la vie l'amènèrent à rencontrer dans son propre pays des chrétiens orthodoxes et à les aimer. Ainsi fallait-il, selon lui, réconcilier tous les chrétiens d'Antioche, les unir peut-être dans une même Église. Il estimait cependant qu'une restauration antiochienne ne serait réalisable que si les catholiques d'Orient prenaient leurs distances vis-à-vis de Rome et que ceux qu'on appelle les « grecs orthodoxes » en usassent de même à l'égard de Constantinople. Partant, peut-on affirmer que Youakim Moubarac ait pensé que l'unité restaurée en terre syro-libanaise aiderait à mettre fin au grand schisme qui oppose Rome et Constantinople depuis 1054?

Cependant, le Père Moubarac voulut s'enraciner davantage dans l'Église où il était né. Voilà pourquoi il rédigea cette oeuvre monumentale qu'est La Pentalogie antiochienne - domaine maronite. Quelques temps plus tard, il quittait la France pour se plonger concrètement dans le sein de sa Mère. Il y entreprenait un immense travail qui reste inédit sur la réforme de sa propre Église, oeuvre dont devait s'inspirer après sa mort le deuxième synode convoqué par l'Église maronite. Sur le moment, ce travail n'avait intéressé que quelques initiés. Moubarac aurait voulu se réinstaller au Liban et quitter définitivement la France. Mais « nul n'est prophète dans son propre pays ». A cause de ce rejet il dut retourner en France où il termina sa vie.

Mais la grandeur de Moubarac était moins dans son oeuvre que dans sa piété. Piété romaine il est vrai malgré sa découverte - cependant inachevée - des mystiques syriaques. Moubarac fut fondamentalement un coeur chrétien, un homme de prière mais aussi un liturgiste, plus précisément au cours des années passées au service de la paroisse parisienne de Saint-Séverin. C'est à cela qu'il dut d'entretenir de grandes amitiés spirituelles. Il captait Dieu sur tant de visages qu'il a aimés. Malgré une âme tourmentée, sa simplicité, sa fraîcheur n'ont jamais été altérées par les obligations de ses tâches académiques. Tous ceux qui l'ont connu ont été frappés par cet esprit de pauvreté évangélique qu'il cultivait dans son coeur. L'essentiel pour lui était incontestablement le Royaume.

Broummana, le 17 novembre 2003